

## **De la plainte**

par Florence Andoka

paru dans **Independencia** le 28 aout 2013

(...)

Même si, comme le rappelle Didi-Huberman citant Deleuze, « l'émotion ne dit jamais Je », elle en prend parfois le détour, nous offrant ainsi des documentaires à la première personne. Le film de Perrine Michel, **Lame de fond**, a fait l'objet de beaucoup de discussions entre festivaliers. La folie est un thème récurrent du cinéma documentaire, souvent militant et toujours soucieux d'interroger par l'image ceux, dont le rapport au monde questionne la norme. Pourtant le film de Perrine Michel se moque bien des attentes et nous immerge dans une bouffée délirante. Participant à la sélection « Expériences du regard », le film y trouve ainsi une place évidente. Cette entrée en psychose est avant tout portée par la voix de la narratrice qui s'exprime à la première personne. Son récit démarre comme une confidence sur le divan d'un psychanalyste. On arpente la maison familiale avec le frère et la mère. Le père est mort, ses cendres dorment auprès d'un chêne dans le jardin. La maison est inspectée en gros plan. Des pierres, le carrelage, les nuages, se mêlent à des photos d'enfance présentant Perrine et son frère. On s'accroche à la voix de Perrine, on la suit, se frayant un passage parmi d'autres voix, celles du frère, de la mère et de Perrine encore, qui évoquent une enfance ordinaire. La confidence de Perrine n'est pas anodine, alors on se concentre rapidement sur cette voix là. Le rythme et le désir de comprendre s'emballent. Les parents de Perrine sont des libertins, la jeune femme doute ainsi de l'identité de son géniteur. Les rapports incestueux se multiplient. La mère retire dans le sexe de la petite fille des oxyures, cet acte est effectué sans pudeur sous les yeux des amis. Puis, la mère envoie Perrine dans le lit de son frère qui se révèle impuissant. Le père dépucelle la fillette de six ans, puis le grand-père la surprend après une sieste et la viole. Le film qui avait démarré comme une douce chasse aux souvenirs de l'enfance devient un cauchemar où la mémoire se trouble et réinventant parfois le passé. Perrine regagne Paris, sa paranoïa s'accroît, la petite voix intérieure pense être au centre d'un vaste complot. Et voici que l'on ne délire plus sur le théâtre oedipien de la famille mais sur des ensembles plus vastes comme le disait Deleuze. Les visages féminins des affiches du métro nous scrutent, des micros ont été posés partout, Sarkozy et Hitler font partie du complot. A l'hôpital psychiatrique, s'immisce le doute sur les intentions des hommes en blouse blanche. **Lame de fond** est un voyage, un délire sonore et visuel qui emporte le spectateur. On pourrait trouver au film une dimension obscène, et se sentir pris en otage des atrocités qui s'emmêlent dans l'esprit de la jeune femme, pourtant il n'y est pas question de manipulation du spectateur, et ce pour la raison que d'autres voix sont toujours ajoutées à celle de Perrine. On entend la mère, le frère, les diagnostics des équipes soignantes. C'est sans doute dans cette superposition des discours que réside la puissance du film. D'une part, il y a un désir de mettre le spectateur en posture de saisir quelque chose du fonctionnement de l'expérience psychotique en l'intégrant au « Je » du récit, et d'un autre côté, jamais la voix de Perrine ne fait autorité, jamais ce qui est dit est considéré comme une vérité absolue. Elle ne nie jamais que sa mémoire la trompe, le traumatisme originaire est donc difficilement identifiable. Le combat de Perrine Michel est d'abord intérieur, son film devenant le moyen d'une introspection cathartique.

(...)